

MICHAËL
PRAZAN

Varlam



Rivages

Lors du tournage d'un reportage sur les camps du Goulag de la Kolyma, région de la Sibérie orientale que les Russes appellent « l'enfer blanc », l'auteur fait la rencontre inattendue d'un chat abandonné, transi de faim et de froid. Il décide de le sauver et le baptise Varlam, en hommage au grand écrivain Chalamov, rescapé des camps et auteur des *Récits de la Kolyma*.

Avec lui, de Iakoutsk à Magadan en passant par la « route des ossements », il va parcourir la Sibérie, filant les vestiges des camps, recueillant le témoignage des survivants, remontant le temps de la période stalinienne jusqu'à la fermeture du Goulag en 1956, trois ans après la mort du dictateur.

Dans ce *road-book* polaire, Mickaël Prazan nous propose une mosaïque de séquences mémorables, évoquant un des chapitres les plus sombres de l'Histoire de la Russie.

Michaël Prazan est écrivain, journaliste et réalisateur de documentaires.

Du même auteur

- Une tradition de la haine. Figures autour de l'extrême-droite*, essai, éditions Paris-Méditerranée, 1999.
- La Maladie n° 9*, récit historique, éditions Berg International, 2001.
- Les Fanatiques. Histoire de l'Armée rouge japonaise*, essai, Seuil, 2002.
- L'Écriture génocidaire : l'antisémitisme en style et en discours*, essai, Calmann-Lévy, 2005.
- Pierre Goldman, le frère de l'ombre*, biographie, Seuil, 2005.
- Roger Garaudy : itinéraire d'une négation*, coécrit avec Adrien Minard, essai, Calmann-Lévy, 2007.
- La Maîtresse de Charles Baudelaire*, roman, Plon, 2007.
- Le Massacre de Nankin 1937 : entre mémoire, oubli et négation*, enquête historique, Denoël, 2007 ; Tallandier, 2014.
- Einsatzgruppen*, enquête historique, Seuil, 2010.
- Une histoire du terrorisme* (avec la collaboration de Christiane Ratiney), essai, Flammarion, 2012.
- Frères musulmans : enquête sur la dernière idéologie totalitaire*, essai, Grasset, 2014.
- La Passeuse*, roman, Grasset, 2017.
- Souvenirs du rivage des morts*, roman, Rivages, 2021 ; Rivages poche, 2023.

Michaël Prazan

VARLAM

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

Couverture : © Getty Images

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023

ISBN : 978-2-7436-5954-7

*« Les documents de notre passé
sont anéantis, les miradors abattus,
les baraques rasées de la surface
de la terre, le fil de fer barbelé rouillé
a été enroulé et transporté ailleurs.
Sur les décombres de la Serpentine
fleurit l'épilobe, fleur des incendies
et de l'oubli, ennemie des archives
et de la mémoire humaine. »*

Varlam CHALAMOV

1. La cité dans la toundra

– Bienvenue dans la ville la plus froide du monde ! m’apostrophe en français un jeune homme imposant aux yeux bridés quand je débarque dans le hall du petit aéroport.

Nous venons d’atterrir à Iakoutsk en plein mois de février, après une semaine frigorifique de tournage à Moscou et un vol de six heures vingt.

Je précède le reste de l’équipe qui finit d’entreposer nos dizaines de caisses de matériel sur des chariots.

– Je m’appelle Vadim, j’attends des compatriotes à vous qui viennent visiter la Iakoutie.

Le jeune homme parle français sans accent. Nous échangeons des banalités, puis Vadim, qui veut fumer une cigarette, m’entraîne à l’extérieur. Quand les portes vitrées s’ouvrent pour nous laisser sortir, c’est comme si mon visage était soudain brûlé au lance-flammes. Ou lacéré par des lames de rasoir. Un froid inouï, une sensation inédite, aussitôt éprouvante. J’ôte mes gants et rallume mon téléphone en soufflant sur mes doigts. Il se décharge instantanément.

– Aujourd’hui, fait malicieusement remarquer Vadim, il ne fait que -35 °C. C’est supportable. En cette saison, la température baisse fréquemment à -60 °C. Nous avons eu -70 °C il y a quelques jours...

Vadim a étudié en France. Il enseigne le latin et le français à l’université du coin. Pour arrondir ses fins de mois, il fait le guide pour les rares touristes hexagonaux. Une activité nécessairement occasionnelle ; ils ne sont pas légion à s’aventurer dans la région.

Les portes vitrées s’ouvrent sur Asia et le reste de l’équipe. Je ne veux pas manquer leur réaction quand ils se feront surprendre par la température locale. À peine ont-ils mis le nez dehors que je les vois plisser les yeux en faisant la grimace. Asia affiche pour sa part un sourire amusé, elle qui est née et a grandi à Novokouznetsk, une ville industrielle de Sibérie occidentale.

Le minibus nous attend sur le parking à ciel ouvert. Sasha, un colosse bourru aux traits mongoloïdes, est l’un des deux chauffeurs qui nous convoieront au long de notre odyssée. On met sa force de titan à contribution pour charger le matériel, puis nous montons à l’arrière du véhicule. Vadim également, qui vient s’asseoir à côté de moi. Sasha et lui travaillent pour la seule entreprise touristique de Iakoutie. Le minibus s’ébranle avant de s’élancer hors de l’aéroport. Vadim me questionne sur l’objet de notre périple. Je lui apprends que nous tournons un film documentaire sur le Goulag, que nous recherchons les vestiges

des camps sibériens qui bordent la « route de la Kolyma ». Une route de près de 2 000 km construite à la force des bras. Ceux des Zeks, les détenus-esclaves de Staline, pour la plupart des « politiques » déportés depuis la Russie centrale pour travailler comme des bêtes de somme et mourir ici.

– Ma grand-mère était une Zek, déclare Vadim. Elle faisait partie de ces petits effectifs de prisonniers locaux qui ont travaillé sur la route. Elle a survécu aux camps et au travail forcé. »

La vue de Iakoutsk depuis l'avion était déjà stupéfiante. On n'y voyait pas vraiment la ville (on la devinait tout au fond, comme écrasée sur la ligne d'horizon), seulement cette plaine de toundra vitrifiée, noyée dans un halo de brume au spectre subtilement coloré par la réverbération. Émergeant de congères aussi vastes que des pâtés de maison, de longues cheminées exhalaient une fumée blanche qui se perdait dans le ciel incolore. Les usines sur lesquelles elles étaient plantées comme de longs fanions de béton n'étaient qu'amas de ferraille rouillée, tuyaux déglingués. Il était difficile d'imaginer que ces usines fussent encore en activité, tant elles paraissaient délabrées.

Après avoir traversé un *no man's land* industriel, la voiture s'engage dans les faubourgs de Iakoutsk. La limite entre le *no man's land* et la ville de 300 000 âmes (la quasi-totalité des habitants de Iakoutie) n'est pas nettement définie. L'ensemble produit une impression bigarrée. Nous longeons des barres d'immeubles brejnéviennes dont on ne sait trop si elles ont jamais reçu

le moindre coup de peinture, des bâtiments datant de l'époque tsariste, des baraques de tôle et de bois à moitié ensevelies. Iakoutsk ne ressemble à aucune ville que j'aie pu voir auparavant. Sur les avenues larges et mal taillées, les habitations sont surélevées par des pilotis en béton ou de gros pieux en bois. Les versions diffèrent quant à leur fonction. Percer le permafrost pour en stabiliser les fondations. Éviter que les fuites de gaz en sous-sol ne provoquent des incendies. Libérer la porte d'entrée et le rez-de-chaussée qui, sans cela, disparaîtraient sous la neige accumulée au cours de l'interminable période hivernale. Il doit y avoir du vrai dans tous les cas.

Sasha nous dépose devant notre hôtel, l'un des seuls de la ville, un grand bâtiment datant des années 1970 niché dans le prolongement d'une place rectangulaire. Devant le gouvernorat de la République de Sakha trône une monumentale statue de Lénine. Le pan de la veste battu par les vents, Vladimir Ilitch Oulianov tend la main droite à l'humanité pour l'inviter à le rejoindre dans le socialisme soviétique. Comme si l'URSS n'avait jamais cessé ici d'exercer son emprise.

Les relations entre la Iakoutie et l'Union soviétique ne sont pourtant pas un long fleuve tranquille. Les révoltes réprimées dans le sang furent nombreuses dans la capitale de Sakha. La plus grande insurrection armée contre le pouvoir des soviets y eut lieu au lendemain de la révolution bolchevique. Quant au développement de la ville, on le doit aux Zeks. Une fois

purgée leur peine, les travailleurs forcés étaient assignés à résidence dans le périmètre élargi de leur captivité. Ceux qui avaient été déportés de Russie centrale (qu'on appelle ici « le Continent ») ont été contraints de demeurer sur place pour abreuver les îlots de peuplement créés par Staline. C'est ainsi que sont nées et se sont développées la plupart des villes de Sibérie, afin de constituer une main-d'œuvre captive destinée à extraire les richesses minières de la région – l'or, le diamant et l'étain.

L'hôtel surchauffé grouille de jolies jeunes femmes aux yeux bridés, à la silhouette svelte et élancée, vêtues de robes noires étonnamment courtes vu la saison. Elles s'affairent à la préparation d'une fête de mariage qui aura lieu dans la soirée. Nous déchargeons le matériel et l'entreposons dans le hall, le temps de donner nos passeports à la réceptionniste et de remplir nos fiches signalétiques. Puis, nous chargeons les dizaines de caisses dans les ascenseurs aux parois vitrées. En montant dans nos chambres, nous découvrons ébahis la reproduction réaliste d'un mammoth et de son petit – une spécialité de la région – près des grandes baies vitrées de l'entresol. Les chambres aux couleurs ternes sont vieillottes et le mobilier aussi précaire que les habitations, mais nous n'avons pas le temps de nous y attarder. Il faut absolument récupérer l'argent de la production, sans quoi notre tournage s'arrêtera là, et notre voyage d'un mois sur la route de la Kolyma n'excédera pas la journée. À cause des sanctions économiques et des restrictions

en tout genre édictées par le Kremlin pour rendre au G7 la monnaie de sa pièce, nous n'avons pas pu retirer les mandats envoyés depuis Paris lors du tournage dans la capitale russe, la semaine précédente.

Toute l'équipe s'est donné rendez-vous dans le hall, et nous ressortons dans le froid glacial. Les quelques dizaines de mètres qui nous séparent de la banque la plus proche sont une mise en bouche. Une première épreuve de ce qui nous attend. Le départ à l'aube du lendemain nous laisse peu de temps pour filmer des plans de la ville avant le coucher du soleil. Il faut faire vite. En Iakoutie, la nuit commence à tomber à 15 heures.

Il y a un monde fou à la banque. Asia tire un ticket numéroté, et nous prenons place sur les sièges disponibles en attendant notre tour. Benjamin, le preneur de son, ne tarde pas à piquer du nez. Bien qu'exténué, je suis incapable de dormir. Je passe le temps en observant les gens assis à côté de nous et, derrière les vitres, l'animation morne de la rue. La brume matinale s'est dissipée. Le ciel est maintenant d'un bleu translucide. Mais le soleil ne chauffe pas. Il se contente d'éblouir les passants, pour la plupart de type asiatique, emmitoufflés dans de volumineux manteaux de fourrure qui vaudraient des fortunes sous d'autres latitudes.

Au bout de plusieurs heures d'attente, notre numéro s'affiche sur le cadran numérique. Asia se lève pour aller parlementer avec la jeune femme au guichet. Encore une fois, nous jouons de malchance. Il manque sur nos passeports les tampons nous autorisant à réceptionner l'enveloppe de *cash*. Les agents

de l'immigration censés les apposer ont-ils oublié ou cherchaient-ils délibérément à nous causer ce genre de tracasserie ? Dépités, nous retournons nous asseoir, laissant Asia se dépatouiller en russe avec l'employée de banque. Quand elle parvient enfin à récupérer l'argent nécessaire pour régler nos chauffeurs et nos frais sur place, il fait nuit noire et nous avons perdu une journée de tournage.

2. Le départ

Le jour n'est pas levé quand nous entreprenons de charger notre barda dans les deux camionnettes tout-terrain. Liocha, le second chauffeur, un jeune homme de type caucasien qui ne parle pas un mot d'anglais, sort de son véhicule pour se présenter. Il me serre vigoureusement la main avant de nous aider à porter les caisses de matériel.

Nous ne sommes pas la seule équipe de tournage dans le hall de l'hôtel. Des Japonais y ont entreposé leur équipement et se préparent comme nous à lever l'ancre. Il faut redoubler de vigilance pour éviter de mélanger nos paquetages et nos caméras. Dehors, un grand type à la peau d'ébène, âgé d'une vingtaine d'années, discute avec le réalisateur japonais qui fume une cigarette. Le soleil darde ses premiers rayons et la température a chuté depuis la veille. Il fait -50 °C. Malgré mes trois doudounes superposées, les deux paires de collants sous mon pantalon thermique, mes *boots* canadiennes « grand froid » et mes gants en acrylique sous les mouffles doublées, je suis transi de froid.

Le jeune Noir, demeuré seul sur le parvis pendant que les Japonais chargent leur équipement, grelotte autant que moi. J'en profite pour lui demander ce qu'il fait là. Le jeune homme parle aussi bien le français que le japonais. Sénégalais résidant à Tokyo depuis sept ans, il est devenu la mascotte d'une émission de divertissement diffusée sur une chaîne privée. Un rôle de Chocolat à qui on fait subir toutes sortes d'humiliations pour amuser le téléspectateur nippon. Je connais ce genre de programmes. Quand j'habitais au Japon, je tombais parfois le dimanche sur le show de « Beat Takeshi », où il s'agissait de fouetter à l'aide d'un martinet des filles en maillot de bain sous les rires moqueurs de Takeshi Kitano et de ses comparses, avant de les immerger dans de l'eau glacée et de les faire courir à cloche-pied pour les voir se vautrer sur les flaques d'huile que la production avait étalées sous leurs pieds. Le jeune homme m'explique que le principe de l'épisode qu'ils s'apprêtent à tourner reposera sur le contraste entre ses origines africaines et le froid glacial de Sibérie. J'imagine sans mal les turpitudes qui lui seront imposées.

– C'est un peu raciste, comme idée, lui fais-je remarquer. Ça ne te gêne pas ?

– Non. C'est très bien rémunéré et les gens me demandent des selfies dans la rue.

Nos bagages compactés dans les coffres, je serre la main du Sénégalais, salue l'équipe japonaise, et, non sans avoir capturé quelques clichés de la statue toute proche de Lénine, nous prenons la route sous le soleil

levant balayant d'une lumière vaporeuse les faubourgs de Iakoutsk.

Notre convoi roule un moment avant de s'arrêter dans un village constitué d'une seule et large rue où se trouve le dernier supermarché avant des centaines, voire des milliers de kilomètres. Notre première (et dernière) étape avant l'immense désert de glace. Bardé de bicoques déglinguées, pour la plupart en bois, le village a quelque chose d'une bourgade du Far West ou d'un *Mad Max* sibérien. Nous achetons de quoi subsister pour le long périple qui s'annonce, et des produits de première nécessité qu'aucun de nous n'a pensé apporter. Puis nous remontons en voiture.

La route de la Kolyma n'existe qu'en hiver. Pendant les deux mois d'été, la crue des fleuves qui sillonnent la région la submerge pour la faire disparaître presque entièrement. Quant à son tracé hivernal, il est l'un des plus dangereux au monde. Raison pour laquelle les rares camions de marchandises qui l'empruntent doivent rouler par deux, au cas où l'un d'eux subirait une avarie – signant ainsi son arrêt de mort. Taillée dans le givre, la route de la Kolyma traverse littéralement la banquise des fleuves et des lacs gelés.

Nous faisons une halte au beau milieu de la Léna pour filmer nos premières prises de vues. Il est bien difficile d'imaginer que sous nos pieds, comme sous les roues de nos lourds 4 × 4 arrêtés sur le bas-côté, coule une eau glacée regorgeant de poissons. Je me demande quelles sortes de poissons peuvent survivre dans ces eaux-là.

Laurent, le chef opérateur, et moi sortons de voiture pour nous enfoncer jusqu'à la taille dans les congères poudreuses qui bordent ce tronçon de route éphémère et y planter la caméra. Je plains sincèrement Laurent, obligé d'ôter ses gants pour manipuler l'engin et fixer le cadre. Il s'avère d'emblée qu'il est le plus résistant au froid d'entre nous – Asia étant hors-jeu, puisqu'elle est sibérienne. Laurent est dans son élément, presque exalté par ces conditions climatiques extrêmes. Nous travaillons ensemble depuis une dizaine d'années et le hasard fait parfois bien les choses : il est l'un des seuls chefs opérateurs de France à avoir l'expérience des tournages par grand froid. Il a passé un an en solitaire, coupé du monde (pas de téléphone ni de connexion Internet), à filmer les manchots en Antarctique pour *La Marche de l'empereur*, un documentaire animalier oscarisé.

Avant notre départ pour la Sibérie, Laurent a fait des essais dans une chambre froide réglée à -70 °C. Il en a tiré la conclusion que deux caméras seraient nécessaires aux tournages : une pour le « froid », qui serait conservée dans une glacière, et une autre pour le « chaud » – c'est-à-dire pour nos entretiens ou prises de vue en intérieur. À cause de la condensation, et aussi des batteries qui se déchargent instantanément sous l'effet du gel, il est impossible de passer de l'intérieur à l'extérieur avec une même caméra. L'expérience et le tempérament de Laurent – aussi prudent qu'aventureux, rompu aux conditions de tournages extrêmes – constitueront un atout non négligeable.

Iakoutsk est déjà loin. Les hameaux dépeuplés qui l'entourent, construits pour héberger le personnel de Dalstroï, la compagnie créée par Staline pour gérer les camps du Goulag de Sibérie orientale, aussi. Les paysages sont magnifiques. Des plaines immaculées, à perte de vue. Du grand spectacle en cinémascope et sans écran. La route est maintenant la seule trace de vie humaine, même s'il n'y a guère de passage. La plupart du temps, elle est enserrée dans la taïga – parfois de minces bandes de conifères, parfois de denses et vastes forêts de mélèzes. D'après Asia, les mélèzes sont la seule espèce capable de résister à ce froid dantesque. On s'arrête parfois pour faire des plans. Nous faisons voler le drone que Louis, notre jeune assistant multitâche, pilote les doigts gelés, en manipulant la télécommande. Jamais plus de trente minutes, parce qu'il est difficile de résister davantage au froid (pour les humains comme pour le matériel), et parce que nous ne pouvons prendre du retard sur le planning. Il nous faut coûte que coûte parvenir à notre prochaine étape avant 21 heures, si nous voulons passer la nuit dans un lit.

En début d'après-midi (nous avons dû avaler une bonne centaine de kilomètres depuis le départ de Iakoutsk), bercé par le bringuebalement du véhicule, je finis par succomber à une nuit presque blanche et aux décalages horaires en enfilade. Je suis soudain réveillé en sursaut. Les bagages, dont l'empilement touche le plafond de l'habitacle, me sont tombés sur le coin de la figure. Notre voiture, qui a fait une embardée brutale, s'arrête net, et Asia en

sort en courant, laissant la portière ouverte derrière elle. Sans comprendre, je la regarde traverser la route déserte quand j'aperçois, assis sur le bas-côté, entre le bitume givré et les premières rangées de mélèzes, un animal qui me paraît minuscule, la tête enfouie dans les épaules. Un félin, peut-être un bébé lynx (quoi d'autre, à mille lieues de toute habitation ?), en train de crever de froid. Voyant Asia courir vers lui, il lève la tête et ouvre des yeux immenses avant de claudiquer à sa rencontre. Un chat. Un petit chat gris tigré. Asia s'arrête au milieu de la route pour s'accroupir devant l'animal qui lui saute dans les bras.

3. Varlam et Chalamov

Revenue à la voiture, Asia dépose le chat sur mes genoux et se rassied à côté de moi sur la banquette arrière. Ce chat minuscule, agité de tremblements irrépressibles, est dans un état pitoyable. Maigre, hirsute, son pelage trempé est troué par endroits, laissant apparaître la chair à vif. Ses oreilles sont étrangement courtes et arrondies. Il vient d'en perdre les pointes, qui ont dû geler avant de se détacher et de tomber. Leurs bords irréguliers, comme découpés au cutter par un tailleur sous acide, sont écorchés et ourlés de sang givré. Le chat présente par ailleurs des traces de griffures au flanc, comme s'il avait été attaqué par une bête sauvage, et, chose étrange, il pue le poisson à plein nez. Les poils qui lui restent sont tout collés et poisseux.

Comment est-il arrivé là ? Il a dû vadrouiller un peu avant de venir s'asseoir, à bout de forces, à l'endroit où nous l'avons trouvé. Nous imaginons toutes sortes de choses à partir des stigmates inscrits sur son corps. Mais en définitive, il n'y a guère d'autres

options que celle-ci : quelqu'un l'a déposé là et livré à une mort certaine.

J'ôte mon gilet polaire et l'enroule autour du chat en frottant son petit corps pour qu'il arrête de trembler. Malgré la chaleur de l'habitacle, rien n'y fait. Asia et moi l'abreuvons de caresses, sans parvenir à le rassurer ou à le réchauffer. C'est comme si le froid glacial de la taïga s'était insinué en lui. Blotti contre mes genoux, sa passivité est aussi inquiétante que ses tremblements. Si nous avons passé notre chemin, il serait mort de froid dans les minutes qui suivent. Pour autant, nous ne sommes pas sûrs qu'il parviendra à s'en tirer.

On s'arrête peu de temps après pour filmer le crépuscule. Asia est restée dans la voiture pour veiller sur l'animal. Quand le soleil a disparu derrière la ligne d'horizon, nous remontons en voiture.

Le petit chat s'allonge de lui-même sur mes genoux. Il grelotte encore.

Encore quatre heures de route avant notre prochaine étape. Un village du nom de Khadynga, qui abritait naguère une administration de Dalstroï.

Dans la voiture conduite par Liocha, il y a Louis, notre jeune assistant, Asia et moi. Le 4 × 4 de Sasha (l'imposant chauffeur iakoute), dans lequel se trouvent Laurent et Benjamin, nous précède.

– Il faut lui trouver un nom ! tonne Asia.

Les propositions se mettent aussitôt à fuser. Asia propose « Micha » (immédiatement décliné, car trop proche de mon prénom), et Louis, des patronymes

plus adaptés à la race féline – sans aller toutefois jusqu'à l'inévitable « Croquette ». Je coupe court en affirmant avec un aplomb qui me surprend moi-même :

– Il s'appellera Varlam.

Asia applaudit des deux mains. Pourtant, la proposition peut paraître incongrue si on ne la restitue pas dans son contexte.

Nous roulons sur les traces de Varlam Chalamov, le plus grand écrivain des camps staliniens, dont la postérité a longtemps été éclipsée par celle d'Alexandre Soljenitsyne, le prix Nobel de littérature, l'auteur de *L'Archipel du Goulag*. En Occident tout au moins car, en Russie, Chalamov, dont la notoriété n'a fait que croître au fil des décennies, est un auteur culte. Asia a grandi avec ses textes. Elle a appris ses poèmes à l'école avant de lire ses œuvres complètes. Notamment les chroniques écrites au sortir du goulag (rassemblées en France dans un volumineux ouvrage, sous le titre *Récits de la Kolyma*), qui témoignent de ses vingt années de détention dans les camps – dont dix-sept entre la région de l'Oïmiakon et Kolyma.

Varlam Chalamov est né en 1907 à Vologda, une ville de relégation au nord de la Russie centrale. À 18 ans, il fuit l'autoritarisme d'un père prêtre orthodoxe pour étudier à Moscou. Arrêté une première fois pour trotskisme en 1929, il est déporté dans l'Oural. Libéré trois ans plus tard, Chalamov rentre à Moscou où il entame une carrière de journaliste et d'écrivain sans éclat. De nouveau arrêté en 1937 au

titre de « l'article 58 », lors des gigantesques purges de la Grande Terreur, pour « activité trotskiste contre-révolutionnaire », il est expédié au « pays de la mort blanche ». Chalamov est affecté aux travaux les plus durs, ceux dont on ne sort que les pieds devant. Ses bourreaux veulent sa peau. Aucune souffrance ne lui sera épargnée. Battu, affamé, frigorifié, il frôle plusieurs fois la mort, alors que de nouvelles condamnations tombent les unes après les autres pour prolonger sa détention. Pourtant, et contre toute logique, Chalamov a survécu.

Ses nouvelles et sa poésie témoignent autant de l'horreur des camps que de la beauté venimeuse de la Sibérie orientale et de la dureté de son climat. Le réalisme le plus cru y est soutenu par une langue au scalpel. Par incidence, elle produit des échappées fantastiques ; le plus petit détail provoquant la nostalgie, un raisonnement philosophique propice à l'ironie, à la fatalité, à l'absurde. Quant aux structures du camp, son fonctionnement, ses acteurs, ils permettent de délivrer une topologie édifiante de la nature humaine. Rien n'est mis de côté, tout est passé au crible, soumis au regard acéré, presque extérieur, de l'écrivain. Le joug exercé sur les détenus par les gardiens de camp. L'emprise des droits-communs (mafieux et truands). Le travail de forçat dans les mines ou sur la route (celle que nous empruntons). La promiscuité douteuse des baraquements. La faim qui tord le ventre, assèche le corps et l'esprit. Le froid qui, plus encore que le camp, ses gardiens ou ses truands, constitue l'ennemi le plus impitoyable. Les exécutions

de masse. « La fosse, la tombe commune des détenus – une grande fosse en pierre bourrée jusqu'en surface de cadavres non décomposés –, avait commencé à s'ébouler dès 1938. Les corps s'étaient mis à glisser sur le flanc de la montagne, révélant le secret de la Kolyma. À la Kolyma, on dépose les corps non pas dans la terre, mais dans le rocher. La pierre garde et révèle les secrets. Tous nos proches qui ont péri à la Kolyma, tous ceux qui ont été fusillés, battus à mort, saignés à blanc par la faim, tous peuvent être identifiés même après une dizaine d'années. Il n'y avait pas de fours crématoires à la Kolyma. Et les cadavres attendaient dans le roc, dans le permafrost. »

Libéré en 1951, mais assigné à résidence à Magadan, Chalamov n'est autorisé à rentrer à Moscou qu'après la mort de Staline, lorsque Khrouchtchev engage l'URSS dans la « déstalinisation », qui mettra peu à peu fin au système des « camps spéciaux ». De cette expérience épouvantable, Chalamov n'oubliera rien, pas le moindre détail. Durant ses longues années de détention, il n'a cessé d'écrire dans sa tête, et ses phrases se sont inscrites à l'encre indélébile dans sa prodigieuse mémoire. De retour chez lui en 1953, Chalamov les couche sur papier et entame la rédaction de son œuvre.

Asia insistait depuis des années pour que je lise les *Récits de la Kolyma*. Je m'y suis décidé quelques mois avant notre départ pour la Sibérie. À reculons. J'étais impressionné par la masse de l'ouvrage, et je restais sur le souvenir de Soljenitsyne – mes tentatives